

Olivia Tapiero

LE RÊVE ET L'ENFERMEMENT

*Merci à Michael Delisle, pour l'intelligence de ses conseils et sa générosité.
Et, évidemment, ce projet n'aurait pas vu le jour sans la lecture minutieuse
d'Anne-Marie Cousineau.*

La minute sauvage

Depuis que son mari était mort, madame Fantes se réveillait heureuse. Elle ouvrait les yeux et se roulait dans son lit *king*, encore un peu aveuglée par la lumière matinale qui jouait dans les rideaux. Un sourire naissait sur le coin de ses lèvres, ridant un visage qui, même au repos, avait la texture d'un tronc arbre. Elle étirait son maigre corps sans encore tout à fait assumer son état d'éveil. Elle avait toujours aimé rester au lit, retarder le moment de la pleine conscience. Il y a cette sensation, quand on se réveille, d'échapper un peu à la réalité, d'être désorienté durant, peut-être, quelques secondes. Madame Fantes y avait beaucoup réfléchi et se disait que cette sensation devait être la même pour un nouveau-né. On se réveille dans une minute sauvage, primitive. On se réveille et, après, on pense. Madame Fantes était le genre de femme qui songeait à ce genre de choses.

Sur la table de chevet vers laquelle elle se tournait tous les matins en faisant douloureusement craquer sa hanche droite, quelques petits carnets noirs étaient empilés, tous identiques à l'extérieur et comportant des réflexions gribouillées à l'instant même où elles avaient été pensées. L'uniformité de ces carnets était pour elle un symbole des boîtes crâniennes, qui se ressemblent, qui enferment des cerveaux qui se ressemblent tous, qui pourtant enferment des pensées différentes pour chaque individu. Et, chez un seul individu, le vitrail des pensées change de couleurs avec le temps qui passe. Mais tout cela se déroule dans des cerveaux identiques, enfermés dans l'homogénéité des boîtes crâniennes.

Quoi qu'il en soit, malgré son imagination pétillante, malgré ses pensées qui s'emboîtaient si aisément les unes dans les autres, malgré tout cela, madame Fantes n'était pas appréciée par tout le monde. Dans le quartier, un ragot courait à son sujet : on disait qu'elle feignait la tristesse depuis la mort de son mari. L'auteure de cette rumeur était sa voisine, la vieille madame Real, qui la croisait tous les matins, à son grand agacement. Madame Real, malgré toutes ses tentatives de faire dévier sa routine matinale, semblait, tous les matins depuis trente ans de voisinage, aller chercher son journal devant la maison en même temps que madame Fantes allait chercher le sien. Alors, forcée de feindre un sourire qui transpirait le dédain et qui laissait ses longues dents jaunes envahir sa bouche grossièrement maquillée, madame Real mimait l'empathie face à la frêle et indifférente madame Fantes. Pourtant, les deux femmes n'étaient pas obligées de se parler : elles auraient bien pu s'ignorer, marcher parallèlement vers leur journal respectif,

pensant parallèlement à leurs journées respectives, et retourner parallèlement à leurs maisons respectives pour continuer parallèlement leur vie. Madame Real avait essayé cette option Dieu sait combien de fois, mais une pulsion de politesse propulsait perpendiculairement ses dents jaunes vers madame Fantes et, d'une voix d'actrice, elle demandait : « Alooors, pas trop seule sans votre Hubert ? Je suis absoooooolument dééésolée, vous savez, je l'aimais tant ! Un homme si... si doux ! » Et à la vieille madame Fantes de répondre imperturbablement :

– Je vais bien, merci.

– Si vous avez besoin de quooooiiii que ce soit, n'hésitez pas ! Entre amies !

– Merci bien.

Madame Real retournait alors chez elle, tel un hibou qui se réfugie dans son nid pour mieux épier sa proie. Madame Real, ayant beaucoup de temps libre, dévorait des romans policiers pour pimenter son existence. Considérant que le baume du Phantasme découle directement de la plaie de l'Ennui, madame Real fantasmait énormément. Son dernier scénario, qui expliquait en partie la rage que lui inspirait Madame Fantes et qui lui faisait fumer les oreilles sous ses bigoudis roux, était le suivant : Madame Fantes avait tué son mari et elle faisait semblant d'être indifférente pour faire croire aux braves citoyens de la rue Handlock qu'elle souffrait d'une grave dépression. Sa tristesse n'était donc pas un appel, mais un bouclier : Madame Fantes pensait certainement que les idiots ne savent pas gérer le désespoir et, croyant que la plupart des gens sont idiots, elle s'était ainsi assurée de ne pas être gênée dans sa vie de meurtrière.

Cette hypothèse n'était pas improbable. Car, en observant Madame Fantes dans son quotidien depuis la mort de son mari, on remarque que tous les matins elle est heureuse et que, parfois, coincée entre sa chaise en osier et sa couverture de laine, dirigeant un regard vide vers la fenêtre, elle se sourit à elle-même, tentant de revivre une émotion perdue, qui sait, peut-être celle du meurtre de son mari, du sang et de l'adrénaline, du pouvoir absolu sur la vie d'un autre ? Et, en regardant de plus près, on peut également noter ses mains nerveuses qui s'entremangent quand elle se prépare à dormir, comme si elle craignait que la culpabilité ne la rattrape durant son sommeil.

En examinant des fragments de la vie de Madame Fantes avant son veuvage, on peut être frappé par les éveils froissés de notre héroïne à cette époque, presque écrasée dans son grand lit par ce vieil homme qui puait depuis quarante ans, qui ronflait depuis quarante ans, qui racontait les mêmes blagues depuis quarante

ans, et qui ne changeait que sur un point : il engraisait depuis quarante ans. Mis à part le fait que Hubert était à moitié sourd, Madame Fantes et son mari ne s'étaient jamais bien entendus, leurs personnalités s'emboîtant telles deux vieilles pièces de puzzle en carton bon marché.

On pourrait croire que l'imagination convulsive de Madame Fantes l'ait poussée au meurtre. Car elle avait l'habitude de comparer le visage boursoufflé de son mari à celui d'un cadavre de noyé ayant été trouvé des semaines après un naufrage. Qui sait, elle aurait peut-être pu adapter la réalité à sa figure de style !

Il n'y a réellement qu'une seule façon de savoir si Madame Fantes a tué son mari, et c'est de fouiller dans sa tête précisément au moment précédant le réveil, juste avant la minute sauvage, de découvrir si c'est bel et bien le soulagement de se réveiller seule qui fait qu'elle se réveille heureuse. Il faudrait détourner la tête avec pudeur pendant qu'elle se met en pyjama, se coucher à côté d'elle pendant qu'elle se glisse sous ses draps, observer son buste osseux qui croule sous la simple pression de l'air, et attendre, attendre. Tout serait noir, au début.

Voilà. Voilà le rêve, toujours le même depuis qu'il est mort, le rêve qui fait sa joie. Regardez, Hubert est là. Il est assis en face de Madame Fantes, regardez-le, il la regarde, il la trouve belle, assise sur sa chaise en osier. Regardez, il se lève, il se met à genoux. Elle pleure. Elle dit : « Tu es là. » Il dit : « Bien sûr que je suis là ! » Elle dit : « Je croyais que tu étais mort. » Il dit : « Ne sois pas ridicule. Je suis là. » Regardez-la, elle pleure, elle crie : « Bien sûr que tu es là ! Suis-je bête ! J'avais vraiment cru que tu étais... Mon amour, n'en parlons plus, tu es là ! » Et elle y croit vraiment.

La minute du réveil devient sauvage quand elle est rongée par les secondes qui la suivent.

Une chambre close

En se réveillant, Victor Koslof ne sait pas tout à fait si le soleil s'est levé ; il n'a pas de fenêtre dans sa chambre. Cela ne l'avait jamais vraiment dérangé jusqu'à maintenant, son organisme étant réglé comme une horloge. Mais ce réveil est différent. Victor Koslof, qui s'était à ce jour considéré comme étant le prototype de l'homme maître de soi, est désorienté.

Il regarde sa montre et il décide de rester assis sur le bord du lit en attendant que ses yeux s'ajustent à l'obscurité. Il attend, il ne sait pas combien de temps. Il ne veut pas sortir de sa chambre, car il sait que, s'il fait encore nuit, il ne pourra pas se rendormir et il sera fatigué au matin. Il attend. Tout reste noir. Agacé, il se gratte le crâne et traîne sa carcasse vers la porte. Il palpe le mur, la porte, et trouve enfin la poignée. Il la tourne. Il tire. La porte ne s'ouvre pas. Il tire plus fort, quelque chose bloque. Il lâche la poignée, attend quelques secondes, la reprend fermement entre ses mains, tourne, tire. Toujours rien. Il recommence la manœuvre trois fois. Toujours rien. Il fait encore trop noir pour qu'il puisse être absolument certain que c'est bien la poignée qu'il tire, mais il parvient à toucher l'arête de la porte, il reconnaît sa texture, oui, c'est bien la poignée. Décidément, quelque chose ne fonctionne pas.

Il devient anxieux. Il ne veut pas être en retard au travail, il a besoin de ce travail, de l'argent : il faut absolument qu'il sorte de cette chambre. Il n'a pas de téléphone, pas de lampe, simplement son lit et sa table de travail, à peine perceptibles à travers la masse noire qui l'entoure. Une idée lui parcourt l'esprit : en fixant ses draps blancs, ses yeux seront confrontés à un contraste, ils devront reconnaître les reliefs et au moins quelques tons de gris. Se tenant debout devant le lit, il fixe les draps. Ça fonctionne. Au bout de ce qu'il juge être une trentaine de secondes, il parvient à identifier les draps, l'oreiller, ses propres mains. Les contours de sa table de travail s'arrachent à la noirceur. Il regarde sa montre : 6 h 03. Il émet un soupir de soulagement : il n'est ni aveugle, ni en retard. Son lieu de travail se situe à dix minutes de son appartement. Ainsi, il a 47 minutes pour sortir et arriver à l'heure. Rassuré, il tente maintenant de réfléchir à la situation. Victor Koslof est un homme qui a besoin de logique, de sens. De clarté, pour ainsi dire. Il s'est réveillé à la même heure que tous les matins, dans la même chambre que tous les matins. Les éléments sont les mêmes : l'heure et la chambre. Ce sont les rapports entre ces éléments qui ont changé : l'heure devient menaçante et la chambre est close. Victor Koslof est désorienté.

Il s'habille dans le noir, trébuche en mettant ses pantalons, tente de nouer sa cravate, n'y arrive pas, renonce. Il regarde sa montre : 6 h 34.

Il inspire profondément, se dirige vers la porte d'un pas déterminé et, en tournant la poignée, il tente d'imaginer la porte qui s'ouvre. Dans son imagination, la porte se laisse ouvrir. Mais, devant lui, la réalité s'impose, moqueuse. La rage envahit Victor, il martèle la porte, hurle « À l'aide ! », sa voix se casse, mais il continue à hurler : « À l'aide ! À l'aide ! Je suis enfermé ! » Épuisé, il s'écroule sur le plancher froid et se laisse bercer par le silence. Il regarde sa montre, observe les chiffres qui changent, les minutes qui s'écoulent.

Il s'en fout. Il veut respirer, il veut sortir, il ne veut même plus aller au travail, il veut juste voir l'extérieur, inspirer l'air frais du matin, observer les feuilles sur les arbres, il veut simplement ouvrir la porte et courir, courir, courir. Courir le plus vite possible, le plus loin possible. Il suffoque, il n'en peut plus. Il agrippe ses cheveux et les tire avec force, les battements de son cœur lui martèlent le crâne : il va implorer. Les muscles tendus, la mâchoire serrée, son maigre corps paralysé par une tension qu'il n'avait jamais été forcé de affronter, il reste là, agenouillé devant la porte, dans le noir, le froid, le silence.

7 h 15. Il est en retard et il se sent libéré. Sa notion du temps prend la douceur d'un souvenir lointain, l'heure n'est plus une menace. Il ne reste que la chambre close et lui. Il a envie de pleurer ou de pisser, il ne sait pas, mais il a envie, envie de déborder, d'évacuer de la pisse ou des larmes ou du sang, quelque chose, des pensées, n'importe quoi, il faut que ça sorte. Il n'ose plus essayer d'ouvrir la porte, il ne pourrait pas affronter la terrible obstination d'un objet. Victor Koslof pense que, tous les matins, il a franchi cette porte avec facilité, sans même la prendre en considération. Il se réveillait, il allait au travail. Tous les matins. Cette vie ritualisée lui semble alors d'un pathétique inouï, d'une tristesse incroyable. Il songe à l'habitude, non pas comme à un élément rassurant, mais comme à la plus épaisse des muselières, comme le plus vicieux des anesthésiants. Les mêmes actions, les mêmes personnes, les mêmes heures. Les portes qu'on ouvre et celles qu'on referme. Cette porte qui refuse de s'ouvrir, cette matinée dans la pénombre, cette situation n'est pas désagréable. Au début, oui, mais plus maintenant. Après la panique, la libération. Il est enfermé dans sa chambre sans savoir pourquoi, et ça brise la routine. Routine qu'il cessera d'entretenir s'il parvient à sortir de cette chambre. Il travaillera moins, les couleurs de la vie réapparaîtront devant ses yeux, il recommencera à peindre, il redeviendra lui-même, l'enfant créatif plutôt que le zombie travailleur. Il s'en fait la promesse solennelle.

Il a envie de changer. Il regarde sa montre, 8 h 14, et il a envie de changer, de changer de vie. Il pense, pendant une seconde, que cette porte est peut-être un message de Dieu, qui lui donnerait une chance de reconsidérer sa raison d'être. Il pense que ça peut tout aussi bien être des voisins qui l'ont barricadé pour dévaliser son appartement. Il préfère la première hypothèse.

Réflexion faite, Victor Koslof conclut qu'il avait besoin de cette chambre close. Il avait besoin d'une pause. Il lève la tête et regarde la porte. Il se promet que, s'il parvient à sortir de cette chambre, il changera. Il inspirera comme si chaque bouffée d'air était sa première, il regardera le bleu du ciel comme s'il n'avait jamais vu de couleur avant. Il travaillera moins, il se trouvera une femme, il aura des enfants, il leur apprendra à peindre, il sera heureux, il vivra.

Il va s'étendre sur le lit.

Un bruit. Il lève la tête, il a entendu « clic », ça venait de la porte. L'a-t-il vraiment entendu ? Oui, il rejoue le « clic » dans sa tête : c'était bel et bien la porte. Il regarde sa montre : 9 h. Il se lève, marche vers la porte, puis, en toute confiance, avec la hâte de recommencer sa vie, une autre vie, il tourne la poignée et ouvre la porte.

Victor Koslof se réveille, la tête encore pesante de rêves insaisissables, il regarde sa montre. 6 h 03. Il a exactement 47 minutes pour arriver au travail, et c'est un délai amplement suffisant, comme chaque matin. Il se lève, ouvre la porte de sa chambre, et va se brosser les dents. C'est un peu différent ce matin, sa tête n'est pas tout à fait vide, il a dû rêver à quelque chose d'important. Il ne se souvient jamais de ses rêves, mais ce n'est pas grave, il faut s'habiller, le travail l'attend.

Le silence

Il y a assurément quelque chose qui ne va pas avec cet enfant. Personne n'a jamais entendu la voix de Jonathan Blanche. Il n'a jamais parlé, pleuré, gémi, crié.

Au début, madame Blanche panique : après un accouchement facile, le petit, minuscule et écarlate, se contente de la dévisager, puis se rendort. Les médecins disent : « Ça viendra. » Après trois semaines, cela ne vient pas. Monsieur Blanche panique aussi. Le couple consulte un médecin qui les réfère à un autre, rebondissant de spécialiste en spécialiste. Tous arrivent à la même conclusion : Jonathan Blanche n'est ni muet, ni autiste. Le bambin est tout simplement, anormalement, silencieux.

Quand il se réveille, la nuit, il attend patiemment dans son berceau. Quand on le chatouille, il sourit un peu, mais ne rit pas. Quand il a faim, il ne pleure pas. Madame Blanche, par peur que son enfant se laisse mourir de faim, mourir de silence, passe ses journées avec lui et le nourrit religieusement, toujours aux mêmes heures. Elle lui parle beaucoup, lui fait écouter de la musique classique, lui lit des histoires simples, puis des livres plus compliqués, afin de lui donner le goût du son et des mots. Il est, silencieusement, très attentif.

Monsieur Blanche pense que son fils est malade. Il fait des recherches, mais ne trouve aucun cas semblable. Il passe ses journées à téléphoner à des spécialistes américains, expliquant la situation à leurs secrétaires qui, toujours gentilles, acceptent de transférer son appel. Les docteurs, les uns après les autres, le rejettent : ils ne font pas de consultation par téléphone, « *too much responsibility, you understand?* » Oui, il comprend. Il n'a pas assez d'argent pour se payer un médecin américain, il ne sait plus quoi faire.

Quand vient le temps pour Jonathan d'aller à l'école, ses parents l'envoient dans une institution spécialisée pour enfants spéciaux aux besoins spécifiques. Le garçon ne se plaint pas, il fait ses devoirs avec facilité. Sans se faire d'amis, il passe ses récréations avec les enfants qui souffrent de logorrhée et les écoute sans rien dire. En classe, il obtient d'excellents résultats aux examens écrits. Aux exposés oraux, il refuse de parler. Au bout de deux ans, l'administration scolaire est d'accord pour dire qu'il est un enfant qui refuse de coopérer et qu'il occupe une place qui pourrait servir à un autre enfant en difficulté : à l'âge de huit ans, Jonathan est expulsé de l'école. Monsieur et madame Blanche, furieux, décident d'élever leur fils à la maison.

Lentement, ils acceptent l'idée qu'ils ne connaîtront jamais le timbre de sa voix, son accent, ses intonations, sa prononciation, ses expressions favorites, ses réactions spontanées. Un fossé de silence se creuse au centre de la famille. Les petits-déjeuners deviennent morbides : les seuls sons qui retentissent dans la maison sont les grincements des couteaux et des fourchettes contre les assiettes, les soupirs de madame Blanche, la toux sèche de son mari.

Semblable au mourant qui se convulse, l'espoir lâche ses derniers spasmes. Le couple, à nouveau persuadé que tout problème a sa solution, sort de moins en moins souvent, puis s'isole complètement, investissant toute son énergie dans l'éducation de leur fils, la décoration de sa chambre, l'élaboration des mets les plus raffinés : si Jonathan est heureux, il pourra peut-être prononcer le mot merci. Le garçon est constamment entouré par ses parents, qui le gâtent excessivement et lui parlent avec douceur. Mais jamais de réponse : le petit est extrêmement attentif, il absorbe chaque événement, mais ne réagit jamais, comme dissocié de sa propre existence.

Plusieurs mois passent. La stratégie de l'amour ne fonctionnant pas, la tension se fait plus forte. Monsieur Blanche accuse sa femme d'être responsable de la condition de son fils : après tout, c'est elle qui a eu l'inconscience de fumer une cigarette alors qu'elle était enceinte de sept mois ! Madame Blanche, outrée par la facilité avec laquelle son mari se retourne contre elle, l'accuse en retour de n'avoir jamais voulu d'enfant, et que Jonathan, même à l'état fœtal, a ressenti ce rejet. Insulté, le père insulte. Agressée, la mère hurle. Les cris recouvrent les échos des cris précédents. Jonathan écoute cette symphonie d'injures comme si elle était une musique de chambre.

Après quelques semaines d'hystérie intermittente, le couple s'accorde finalement sur une conclusion qui leur semble sensée : c'est de la faute de leur fils. Ils cessent de lui offrir des cadeaux, lui parlent méchamment, l'insultent, tout pour le faire réagir. Ils vident sa chambre, ne laissant que le lit. L'enfant ne proteste pas. Il observe, comme s'il assistait à un spectacle captivant. Ses parents décident alors de l'ignorer complètement, abandonnent son éducation, mais continuent tout de même de le nourrir.

Chaque méchanceté en entraîne une autre. Madame Blanche sent cette ivresse en elle, cette extase de la transgression. Pour la première fois de sa vie, elle sent son pouvoir et va jusqu'à se demander comment elle a réussi à se priver d'un tel

plaisir dans le passé. La méchanceté est une drogue. Madame Blanche le sent d'abord dans la transe électrique qui parcourt son corps, puis dans le supplice de la retombée.

Une nuit, madame Blanche dévorée par la culpabilité réveille son fils et le serre d'une manière presque étouffante, sans pouvoir empêcher ses mots de s'échapper d'elle : « Pardon, pardon, pardon, je t'aime, pardon, je t'aime. » Le petit se laisse faire et, quand sa mère s'en va, il se rendort calmement et rêve d'immenses baleines. Après avoir touché aux deux extrêmes, la situation familiale se stabilise, et le trio devient à peu près heureux. Les parents recommencent à sortir, à travailler, à éduquer leur fils. Les semaines s'enchaînent naturellement les unes aux autres, sans événements particuliers. Plus d'extase ni de discorde, plus de cris enragés ni de chuchotements malaisés, simplement cette monotonie soulageante qui clôt la tempête.

Un soir, au repas, monsieur et madame Blanche se racontent leur journée, à leur habitude. Quand ils ont terminé, une voix claire retentit : « Je peux parler. » Le couple se fige, les yeux ronds, le souffle coupé. Ils regardent leur fils, puis se regardent l'un l'autre : la voix était bien réelle. Le garçon les regarde, le plus naturellement du monde. D'une voix tremblante, madame Blanche lui demande pourquoi il n'avait jamais parlé. « Parce qu'il n'y avait pas de silence. »

Quelqu'un à aimer

Mademoiselle Kondar avait rencontré l'amour de sa vie d'une façon instinctive. Elle n'était pas folle, elle savait très bien que la rationalité, la quête ou les one night stands n'étaient pas ce qu'il fallait pour tomber amoureuse. Et elle savait aussi qu'on ne tombe pas amoureux. Elle savait que l'on naît amoureux, sans personne sur qui diriger son amour, on naît dans un amour solitaire propulsé dans le vide et, quand on vieillit, on a trop d'amour en nous, notre corps à lui seul ne peut le contenir. Il faut donc aller vers l'autre : les amants, les maris, les maîtresses et les femmes sont simplement des prétextes, simplement là pour partager le poids de notre amour comme un portier d'hôtel qui traîne une valise trop lourde. Sans récepteur, l'amour est toujours là, en nous. Mademoiselle Kondar le savait.

L'amour qu'elle avait en elle grandissait, il adhérait à toutes ses pensées, il devint une obsession. Un matin, elle décida de trouver quelqu'un à aimer. Cela n'aurait pas été difficile si elle avait été laide, mais à son grand désespoir, elle était très jolie, démunie de ces filtres naturels que sont la laideur et l'insipidité : elle attirait tout le monde. Elle ne pouvait faire confiance à personne : les intellectuels s'arrêtaient à la frontière de son physique de poupée gonflable, et les imbéciles la prenaient simplement pour une belle fille qui devait se garder de trop parler pour ne pas écraser leur ego. Il fallait donc qu'elle trouve un moyen relativement anonyme de trouver quelqu'un à aimer. Bénissant Bill Gates, elle se jeta sur son ordinateur ; bénissant Larry Page et Sergey Brin, elle chercha un site de rencontre et, bénissant le désespoir humain, elle en trouva un qui lui sembla convenable. Il fallait mettre une photo sur son profil. Elle fouilla dans ses documents et en trouva une qui datait de son voyage en Hollande, où on la voyait, fort jolie, accompagnée de sa belle-mère, le visage bouffi, qui souriait de toute la rougeur de son visage. Elle tronqua la photographie pour ne garder que son propre visage, et donna quelques informations sur son profil : *Je m'appelle Éléonore Kondar. Je recherche un homme à aimer. Je suis friande de technologie, de sensations fortes et de musique, je suis hyper narcissique, je me fous de tout ce qui transcende mon nombril, je suis le prototype de l'individu contemporain.* L'homme qu'elle aimerait serait celui qui décoderait son ironie. Un vrai intellectuel, conscient du fait que la société moderne était condamnée à errer dans l'allée « Objets décoratifs » de chez IKEA.

Trois jours plus tard, sa boîte de réception était prête à exploser, bourdonnante de messages de la plus grande vulgarité. L'un d'entre eux, le moins vulgaire, avait fait un pastiche assez judicieux de son propre message : *Je m'appelle Robert Sordun.*

Je recherche un vide-couille. Si tu es friande de technologie, j'ai tout ce qu'il te faut chez moi au niveau dildo. Si tu aimes les sensations fortes, ma queue dans ton cul devrait te satisfaire. Si tu aimes la musique, je te ferai jouir si fort que tu entendas ton propre opéra. Si tu es narcissique, j'ai des miroirs au plafond. Tu te fous de ce qui transcende ton nombril? Je me chargerai de m'occuper de ce qui est en dessous. Pour ta dernière précision : on est tous dans le même bateau, alors autant fornicuer comme des animaux sur l'Arche, avant que le bateau ne coule. Horrifiée, Éléonore Kondar ne retourna pas sur le site.

Rongée par un spleen baudelairien, elle resta chez elle plusieurs jours. Quand elle jetait un coup d'oeil par la fenêtre, elle n'avait pas envie de sortir parce que le ciel semblait bas et lourd et il risquait de peser sur elle comme un couvercle. Elle resta en pyjama. Au début, elle passa son temps à regarder des séries américaines aux dialogues cinglants. Quand elle en avait le courage, elle se préparait du *Kraft Dinner*. Sinon elle ne mangeait pas. Elle maigrit beaucoup, ce qui la fit d'autant plus correspondre aux critères actuels de la beauté féminine. Pour se divertir, elle lut tous les livres qu'elle avait chez elle, tous ces livres étudiés à l'école, elle les redécouvrait. Et puis, quand elle eût lu tous les livres, elle se mit à lire des recettes de cuisine, le manuel d'instructions de sa cafetière, puis celui de sa télévision. Elle se mit à lire les étiquettes sur tous les vêtements qu'elle possédait et les mises en garde sur ses bouteilles de détergent, et elle se dit que chaque objet était un mot, chaque lieu, une phrase, sa maison était un paragraphe et la vie, un roman. Et quand elle eut terminé de se dire cela, elle se mit à lire l'annuaire téléphonique.

Elle se dit qu'il y a des gens qui sont tout près les uns des autres, leurs noms apparaissent sur une même page sans qu'ils ne se connaissent, et il y a des gens aux deux extrémités de l'annuaire qui se voient tous les jours. Elle pensa à la solitude : dans l'annuaire téléphonique et dans la vie, on est seuls sur une page, entourés d'inconnus. Dans les rubriques nécrologiques et dans la mort, on reste seuls, entourés de nouveaux inconnus. Elle trouva cela très triste et décida de rencontrer quelqu'un qui serait près d'elle dans l'annuaire téléphonique. Elle parcourut quelques pages dans les K, et comme un papillon sur une fleur, son intérêt se posa sur le nom Kowalski, car elle venait de relire *Un tramway nommé désir*. Elle décida donc d'appeler monsieur Kowalski et prit le combiné entre ses mains, étranglée par la nervosité. Elle composa tout de même le numéro. Une voix de femme répondit :

– Oui, allô ?

– Bonjour, j'em'appelle Éléonore Kondar, pourrais-je parler à Monsieur Kowalski ? Il vous plaît ?

– Un instant.

Merde ! jura-t-elle intérieurement, il est marié ! Et avant qu'elle ne puisse gérer ce problème éthique, elle entendit la voix de monsieur Kowalski.

– Mademoiselle Kondar, comment puis-je vous aider ?

– Monsieur Kowalski. La situation est un peu embarrassante, mais voilà. J'ai trouvé votre nom dans l'annuaire. Je cherchais... ça va vous paraître stupide...

– Ne vous sentez pas stupide. Personne ne vous juge. Que cherchiez-vous ?

Comme si la voix rassurante de Kowalski avait donné de la force à celle d'Éléonore, le reste de la conversation augmenta de quelques watts.

– Bon, je me lance. Je cherchais quelqu'un avec qui partager mes expériences, quelqu'un à qui parler pendant des heures, quelqu'un à regarder, quelqu'un qui me regarde.

Elle n'avait pas dit « quelqu'un à aimer ».

– Je comprends, lui répondit la voix rassurante.

– C'est que j'ai beaucoup d'amour en moi.

– Je comprends.

– Et, si ça ne vous gêne pas, j'aimerais partager ça avec vous.

– Très bien. Mon adresse est dans l'annuaire.

Ils fixèrent un rendez-vous pour la semaine suivante.

Tout à fait stupéfaite de l'attitude de monsieur Kowalski, Éléonore se convainquit qu'elle était tombée sur quelqu'un d'absolument exceptionnel et que, marié ou pas, il serait à elle.

Le jour du rendez-vous, elle enfila sa plus jolie robe (la noire), se noua les cheveux en un chignon austère et se maquilla de façon à être séduisante tout en restant discrète. Bref, elle était charmante.

En sortant de chez elle, elle fut envahie par un vertige profond, un sentiment d'étrangeté, un sentiment de perte de contrôle sur le monde qui l'entourait, déchirée par les couleurs criardes des arbres, les nuages burlesques, le vent violent. Elle resta ainsi, stupéfaite devant la porte de son immeuble. Le moment dura quelques minutes, puis elle dit à voix haute le nom « Kowalski », ce qui la rassura énormément, et elle marcha dans les rues glacées, envahie par le craquement des feuilles mortes sous ses pas.

Elle arriva un peu à l'avance. Elle ne sut pas si elle devait sonner tout de suite ou bien attendre dehors et se présenter à l'heure que monsieur Kowalski lui avait indiquée. Après avoir attentivement considéré son dilemme, elle opta pour un retard. Elle patienta donc durant ses dix minutes d'avance, suivies de trois élégantes minutes de retard. Quand elle appuya enfin sur la sonnette, la voix de monsieur Kowalski, chaleureuse malgré les crépitements de l'interphone, lui indiqua le lieu exact de son appartement, 7e droite, ce qu'elle perçut tout de suite comme un signe du destin : le septième ciel et le droit chemin.

Sa porte était déjà ouverte. Éléonore pénétra timidement dans le hall d'entrée, lança un « allo ? » minuscule, puis aperçut la figure longiligne, toutefois virile, de monsieur Kowalski. « Je vous attendais, entrez ! » Elle entra donc. Il la guida dans une pièce pleine de livres, de papiers, de bibelots, de tableaux, dominée par un grand bureau en ébène.

– C'est ici que vous travaillez ?

– Oui, absolument. Mettez-vous à l'aise !

Elle prit place sur une chaise, et il s'installa en face d'elle.

– Alors... Mademoiselle Kondar, n'est-ce pas ?

– Éléonore, s'il vous plaît.

– Très bien, Éléonore. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

Elle lui expliqua alors son histoire plus en détail, incluant le fâcheux incident du site de rencontres, qui fit froncer les sourcils à monsieur Kowalski (qu'elle se décida de nommer Albert, étant donné l'intimité florissante de leur couple). Éléonore partagea également sa théorie de l'amour, le fait qu'il soit en nous... Albert resta attentif, comme captivé par le discours d'Éléonore, par ses bras agités qui reflétaient à la fois un enthousiasme et un appel. À plusieurs reprises, il encouragea Éléonore à détailler ses propos. Il parla très peu de lui-même, en vrai gentleman. Albert Kowalski, trouvant que cette jeune femme entrait parfaitement dans ses critères, lui dit qu'elle était exactement celle dont il avait besoin, et insista sur son envie de revoir Éléonore. Celle-ci, euphorique, fit toutefois remarquer à cet homme qu'il était marié, ce à quoi Albert répondit par un éclat de rire. La jeune femme qui avait répondu au téléphone n'était nulle autre que sa secrétaire : il travaillait chez lui et avait besoin d'aide en terme de gestion d'horaire.

L'heureux duo s'entendit donc pour se revoir la semaine suivante.

Et la suivante.

Puis encore une fois, même lieu, même heure.

Trouvant Éléonore de plus en plus à son goût, Albert lui parla d'un endroit où elle pourrait aller, qui lui ferait le plus grand bien et qui calmerait un peu sa nervosité et ses inquiétudes excessives concernant leur bonheur. Éléonore s'y opposa, son chéri la connaissait pourtant assez bien pour savoir qu'elle n'était pas du tout le genre de femme à aller dans un spa ! Mais ce n'était pas un spa, c'était un endroit, une sorte d'hôtel où on la cajolerait, favorisant une détente totale. Éléonore accepta, à condition que son amour y aille avec elle. Albert promit donc qu'il la rejoindrait dès que possible et qu'ils vivraient un agréable week-end en amoureux. Champagne inclus.

Quelques jours plus tard, il l'accompagna à l'hôtel, un vaste bâtiment en briques rouges situé un peu à l'écart de la ville. Éléonore y fut bien accueillie, discuta un peu avec le personnel, qu'elle trouva charmant, et s'installa dans sa chambre, qui était assez petite et minimalement décorée. Elle se dit que ce devait être la tendance moderne de l'épurement décoratif, qu'elle avait par ailleurs toujours trouvée ridicule. Ces gens qui stressent à travailler plus, pour avoir ainsi les moyens de décorer leur maison afin qu'elle dise « JE SUIS ZEN ». Mais bon, elle était ici pour véritablement se relaxer. Elle fit le tour des lieux, rencontra d'autres clients, certains sympathiques et d'autres silencieux (probablement des snobs), puis retourna dans sa chambre. Elle gloussa de plaisir en voyant qu'on avait laissé sur son lit une somptueuse robe bleue. Elle l'enfila avec délice. Le tissu était si léger ! Du satin, peut-être, ou de la soie !

Valsant dans les couloirs de l'hôtel, transportée par la pensée de son Albert, elle aboutit à la réception afin de s'informer de la date d'arrivée de son... fiancé (elle hésita avant de prononcer le mot, et fût agréablement surprise de la douceur qu'il prenait dans sa bouche). Assez froidement (elle se dit que les voix simples n'ont pas la musique des voix amoureuses qui prononcent le mot « fiancé »), on lui répondit que monsieur Kowalski la rejoindrait dès qu'il pourrait, mais qu'elle devait comprendre qu'il était un homme très occupé, particulièrement pris par son plus récent travail de recherche sur la dépen... Éléonore s'en foutait, finalement. Albert viendrait dès qu'il pourrait, il ne fallait pas être trop exigeante. Il était un homme bon, il fallait être patiente. Si elle faisait preuve d'impatience, si elle se laissait ouvertement emporter, il pourrait partir. Il était l'amour de sa vie ! Il l'écoutait si bien !

Albert arriva deux jours plus tard, vêtu d'un long smoking blanc. Souriant jusqu'au coin des yeux, toujours vêtue de sa robe bleue, Éléonore voulut se jeter dans ses bras, mais il l'en empêcha. Elle remarqua son air sérieux et se demanda si elle avait fait quelque chose de mal.

– Albert ! Tu as apporté le champagne ?

– J'ai quelques questions à vous poser.

– Qu'est-ce qu'il se passe ? Quelque chose ne va pas ?

– Mademoiselle Kondar, s'il vous plaît, asseyez-vous. Vous souffrez de dép...

– Depuis quand tu ne m'appelles plus par mon prénom, Albert ?

– C'est *docteur* Kowalski pour vous, s'il vous plaît. Maintenant, asseyez-vous, j'ai quelques questions à vous poser.